Document généré le 21 mai 2025 01:09

XYZ. La revue de la nouvelle

L'Allemande sur la plage

Jonathan Kaplansky

Numéro 75, automne 2003

Couleurs

URI : https://id.erudit.org/iderudit/3550ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Kaplansky, J. (2003). L'Allemande sur la plage. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (75), 26–30.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'Allemande sur la plage

Jonathan Kaplansky

Il est assis dans la chaise Adirondack dont la peinture s'écaille, il porte son caleçon de bain Speedo noir, il est assis face au soleil, il tient dans sa main droite une grande bouteille d'eau minérale effervescente.

« *Con o sin gaz ?* » demande le serveur, un beau jeune homme basané, à une femme âgée en maillot turquoise. « *Aqua mineral* », répète-t-elle d'une voix un peu plaintive.

« *Con o sin gaz ?* » répète le serveur, incertain.

L'homme au Speedo noir intervient. « Parlez-vous anglais ? » demande-t-il, s'adressant à la femme. Il parle avec un léger accent britannique.

« Oui », répond-elle en souriant.

« Il vous demande si vous voulez de l'eau avec ou sans bulles », explique l'homme avec obligeance.

« Je veux juste de l'eau minérale, *aqua mineral* », répond-elle avec un soupçon d'accent allemand. Le serveur s'est éclipsé dans un éclair.

Elle lance à son voisin un regard cordial. « C'est la première fois que vous venez à Puerto Angel ? » demande-t-elle. Il hoche la tête. En fait, c'est la première fois qu'il vient au Mexique. « *Ich kann ein bischen Deutsch* », dit-il spontanément.

Le sourire de la femme s'épanouit. Il parle allemand comme elle parle anglais, avec hésitation. Par le passé, ils étaient tous deux plus habiles dans la langue de l'autre. Ils ont beaucoup oublié. « *Versuch mal* », l'encourage-t-elle gentiment. « *Du wirst dich erinnern.* » Il ne comprend pas pourquoi les gens trouvent l'allemand guttural. Les mots de cette femme sont comme des perles sous le ciel bleu mexicain, éclaboussé de soleil. Voilà que, sans raison ses yeux se remplissent de larmes.

Il avait besoin de parler à quelqu'un. C'est comme si les vannes venaient de s'ouvrir — il a tant de choses à dire. Elle a tant de choses à penser.

Elle vient ici année après année pour voir sa fille. Greta. Greta possède la Posada de l'autre côté de l'eau, elle l'a achetée avec son mari, mort il y a quinze ans.

C'est la vingtième fois que Verena vient au Mexique. Douze heures d'avion de Francfort à Mexico, puis une correspondance jusqu'à Huatulco.

L'homme au Speedo noir doit avoir une quarantaine d'années. Il a les cheveux drus, une attitude volontaire. Il applique de l'ambre solaire sur son visage.

Il confie à Verena qu'il est au Mexique pour améliorer son espagnol; il étudie à Oaxaca et il est venu passer la fin de semaine à la plage.

Le serveur apporte à la femme son eau minérale. Effervescente, comme celle de l'homme. Elle boit délicatement, avec un plaisir manifeste.

Il s'étire, il a passé l'avant-midi dans une camionnette pour traverser la Sierra. Il avait pris place à l'avant, avec le chauffeur qui se signait à chaque tournant de la route sinueuse. Il ne reste plus qu'une heure de soleil.

« Je nage presque chaque jour de cette plage jusqu'à la ville », dit-elle. Quelques minutes plus tard, il est dans l'eau, bien qu'il ait déjà nagé avant de louer la chaise. Elle est assise, tranquille, peut-être un peu rêveuse, quand il revient silencieusement et prend une paire de lunettes de plongée dans son sac à dos. « *La mer est belle* », remarque-t-elle. Il sourit. Puis le voilà dans l'eau, son crawl l'entraîne jusqu'à la plage en face, au delà des bateaux de pêche.

Là, il sort de l'eau et marche quelques centaines de mètres sur le sable. Puis, il retourne dans la mer et nage sur le dos, cette fois, offert au soleil. Puis, un peu de brasse, puis crawl de nouveau. Il marche jusqu'à sa chaise. À cause de la chaleur, il n'a pas besoin de serviette pour se sécher. Quelques instants plus tard, il se remet une fine pellicule d'ambre solaire et coiffe un chapeau de toile.

La bouteille d'eau de Verena est posée sur le bras de sa chaise, mais elle est partie dans la direction opposée, vers la

falaise. Il se lève pour aller la rejoindre. Elle porte aussi un chapeau.

Elle lui demande ce qu'il fait, comprend qu'il travaille dans une université, et il reconnaît que c'est un peu vrai. « Je traduis », lui confie-t-il.

Avant, elle travaillait dans un *Gymnasium*, au nord de Francfort. D'habitude, son mari vient avec elle voir leur fille et leurs petits-enfants, qui parlent couramment l'espagnol et l'allemand. Mais il ne va pas bien. « Alzheimer », explique-t-elle tristement. « Il est dans un foyer. Mais je l'accepte », continue-t-elle, résignée.

Pour commencer, il ne saisit pas ce qu'elle dit ; son accent est plus prononcé, parfois. « Oh ! dit-il, comprenant soudain. Vous êtes en paix avec la situation. »

« J'ai quatre-vingt-cinq ans, répond-elle avec une pointe de fierté. Chez moi, je joue au tennis tous les jours. »

« Avec un partenaire régulier ? » demande-t-il.

« Des doubles », précise-t-elle. En fait, elle a encore des jambes bien galbées, elle se tient très droite.

« Pourquoi avez-vous cessé d'étudier l'allemand ? demande-t-elle. Vous ne traduisez pas de cette langue ? » Il y a des années qu'il n'a pas pensé au mot *Dolmetscher*.

« *Ich will Dolmetscher werden* », disait-il avec une certaine hauteur quand il était au début de la vingtaine.

À présent, c'est lui qui a l'air sombre. « J'ai perdu le goût de l'allemand », explique-t-il. Elle l'interroge du regard. « Une histoire d'amour qui a mal fini. » Elle n'insiste pas.

Il calcule l'âge qu'elle pouvait avoir pendant la guerre. Elle était adulte. Vingt-deux ans en 1939.

« Je suis Juif », dit-il. Il croit qu'elle a compris, mais il n'en est pas sûr. Il avait besoin de le dire. Il aurait été injuste qu'elle ne le sache pas, maintenant que lui sait où elle était pendant la guerre.

Ils parlent de l'Irak. « Nous ne voulons pas la guerre », dit-elle. « *Wir hatten genug Krieg.* » Son allemand de nouveau, doux et précis, comme quand Peter le serrait dans ses bras.

Et quels auteurs allemands a-t-il lus ? Sans qu'il sache pourquoi, Bertolt Brecht est le premier nom qui lui vient à l'esprit.

« *Le cercle de craie caucasien* », dit-il. Il n'a jamais lu cette pièce, ignore pourquoi le titre sort de ses lèvres. Pour commencer, elle semble perplexe, puis elle trace un cercle dans le sable avec son gros orteil. Elle paraît encourageante. « Et j'ai vu une extraordinaire représentation de *La bonne âme de Setchouan* dans un parc de Vancouver un soir d'été. » Cette pièce, il l'avait lue, *Mère Courage* aussi. Il est canadien. De Thomas Mann, il a lu *La montagne magique* en anglais — ses grands-parents en ont une édition en deux tomes. Il a toujours dit « sanatarium » au lieu de « sanatorium », cela évoque un lieu où l'on apprend à faire le ménage.

« Ah — Thomas Mann, dit-elle, d'un ton presque respectueux. Le soir, pendant la guerre, nous l'écoutions à la radio, depuis la Belgique. En secret. Les rideaux étaient tirés, aucun visiteur à la maison. C'était interdit, bien sûr. Quelle époque tordue, quelle… »

Sa voix s'estompe, d'une tristesse indescriptible. Il sent qu'il n'a pas le droit d'insister pour avoir d'autres détails, mais il est stupéfait — ou s'y attendait-il ? — quand elle reprend, quelques minutes plus tard : « Je voudrais vous demander quelque chose. » Maintenant, ils parlent en français. Ils paraissent plus à l'aise dans ce mélange quadrilingue. « Que pensez-vous de la situation entre Israël et les Palestiniens ? »

Il s'assombrit. « Je crois que c'est une tragédie… Je… Je ne sais pas. Si seulement Sharon leur donnait une bande du territoire. Ce serait bien… mais je ne vois pas de solution, je ne vois pas la fin de cela… Je… pense que les Israéliens et les Palestiniens sont deux peuples sémites et qu'ils ont beaucoup en commun. »

Elle prend la vie avec philosophie, il le sait. Elle a étudié la philosophie. Son mari a écrit un livre sur les gens qui ne peuvent ni entendre ni parler. Il ne peut lui demander ce qui lui vient à l'esprit. Elle est si gentille.

Le soleil descend. Ils sont revenus à leurs chaises Adirondack, ils paient le beau serveur — dix pesos chacun — et lui donnent un peso de pourboire. Il attend qu'elle s'en aille.

D'habitude, il part le dernier. Il lit une autre page de la biographie de Flaubert. À ce rythme, il en a peut-être pour encore deux semaines.

Elle reste assise, satisfaite, heureuse de leur conversation. Il se lève avec élégance, enfile le tee-shirt blanc à côtes, moulant, qui met en valeur son torse bronzé, glisse ses pieds dans les robustes sandales de cuir, et esquisse un sourire.

« J'ai vraiment apprécié notre échange », dit-il, sincèrement. Le regard qu'elle lève vers lui est rempli d'estime, de chaleur.

Il sait qu'elle lui dit d'aller en paix.

Traduit par Hélène Rioux